

GIN de KUYPER

BLENDÉD
DISTILLÉ AU CANADA

FONDÉ EN 1885

GIN ET GINGER ALE

Deux onces de Gin, avec du Ginger Ale au goût, voilà une excellente combinaison. En hiver ou en été, rien de plus simple à préparer!



SUR LE LAC KAWACHIKAMIK

par HARRY BERNARD

J'aime beaucoup mieux la désignation indienne du lac Kawachikamik, mystérieuse et euphonique, que son nom nouveau de Sincennes, qui rappelle le souvenir d'un homme d'affaires de Montréal, peut-être célèbre jadis, ignoré de nos jours. En cris, Kawachikamik signifie "dont l'eau est claire". Si le lac n'a plus son nom difficile à prononcer, sur les cartes des gouvernements d'Ottawa et de Québec, il n'a rien perdu de sa beauté, de son eau limpide, de ses îles et rochers. Il se trouve si loin, en dehors des routes ordinaires, que l'apparition d'un canot dans une de ses baies constitue un événement pour la faune ailée ou à poil des rives.

A juger par les indices, la faune ne manque pas. Partout des sentiers d'originaux ou d'ours, d'ours surtout, comme l'affirment les excréments et des nids de guêpes dévastés, près du sol. Les bêtes se cachent et l'on n'en voit pas. La nuit, des loups hurlent. Les oiseaux se montrent moins circospects, plus accueillants. Outre les inévitables canards, dont maints bec-scie à tête rouge, de grandes mouettes aux ailes blanches, les mauves du populo, qui surveillent notre embarcation en poussant leurs cris rauques. A la tombée du jour, les grands ducs se déplacent d'un arbre à un autre, d'un chicot mort à un autre chicot, de leur vol silencieux, comme feutré.

Le lac Kawachikamik est aussi imposant que le lac Clair, dans un autre genre. Ses eaux sont plus sombres, sauf dans la

baie oblongue du sud-ouest, où les sables du fond l'éclairent et le maintiennent au vert pâle. Dans les autres parties, à cause du refoulement dû au barrage de l'extrémité nord, l'onde paraît noire.

Il y a dix ou douze ans, le lac connut une activité comme il n'en revit point. A l'époque, la compagnie Jean-J. Crête y construisit pour la Commission des Eaux Courantes, avec le concours de la *Shawinigan Water & Power*, la digue à sa décharge nord, dont les rapides vont grossir le flot de la rivière Mondonac. Pour le transport des matériaux, on ouvrit en pleine forêt une route d'hiver, à partir du lac Gagnon, sur une distance d'environ dix milles. Cette route existe encore, envahie par les broussailles, et de vieux ponts de billots, jetés sur les ruineaux et les criques, restent assez solides pour qu'on y passe.

Du lac Mondonac, beaucoup plus étendu que le lac Clair, notre intention était de passer au Kawachikamik, de piquer ensuite vers le sud-est, en direction du lac Goulet ou Dupuis. Nous ne serions alors qu'à quelques milles des gardes forestiers du Gagnon, soit en pays civilisé. Cet itinéraire était plus facile à suivre sur les cartes que dans la réalité, ce que nous apprîmes à nos dépens.

Depuis longtemps, nous savions que le Kawachikamik a une renommée peu ordinaire, sous l'angle poissonneux. Il n'y va jamais personne, ou à peu près. On n'y accède avec facilité que par le Mondonac, mais c'est une rude entreprise que d'attendre à ce dernier, venant par la Vermillon ou la rivière Manouane au nord, dont il faut remonter le courant sur une distance de soixante-cinq milles, à partir de Sanmaur. Soixante-cinq milles, sans insister sur une demi-douzaine de portages. Le village de Sanmaur est lui-même assez isolé. On y arrive par chemin de fer, de La Tuque. C'est pour ces raisons que le lac Kawachikamik ou Sincennes est peu fréquenté et que les petits poissons y deviennent grands.

Le lendemain de notre arrivée au barrage du Mondonac, il pleut. C'est dimanche et il pleut la journée entière, à boire debout. A tel point qu'il nous est impossible de donner un coup de ligne dans une baie particulière, connue des rares hommes du voisinage, où la truite tuladi folâtre sur la fin du jour, à fleur d'eau. L'espoir remonte dans l'après-midi, comme une éclaircie se prépare. Mais force nous est de revenir en vitesse à la cabane de bois rond, les nuages nous crevant sur la tête avec une impétuosité de cataracte. Le désappointement n'est pas mince, car il y a de la tuladi dans le grand lac, et elle se jette sur une cuillère nickelée avec la même ardeur qu'un brochet, nous dit-on, sans qu'il faille la taquiner à trente brasses de profondeur. Nous en admirons deux de six ou sept livres, prises le jour de notre apparition, et en mangeons.

Le barrage relève de la Commission des Eaux Courantes, qui y garde deux hommes en permanence, les douze mois du calendrier. Par les méandres de la rivière, le Mondonac et le Kawachikamik aident à constituer le vaste réservoir de la Manouane, troisième en importance de la Compagnie *Shawinigan*, lequel retient bon an mal an 17 milliards de pieds cubes d'eau. Par ordre d'importance, les autres sont celui du Taureau, au nord-est de Saint-Michel-des-Saints, 35 milliards et demi de pieds cubes, et celui de la Loure, derrière le barrage Gouin, 220 milliards.

La maison des gardiens apparaît au milieu d'un plateau déboisé, que bleuets et gueules noires envahissent. Dès qu'on s'écarte des sentiers tracés dans le sable, on marche dessus. Construit de billots, le campement se compose d'une pièce. Les hommes qui y vivent nous accueillent avec la cordialité proverbiale des habitants de la forêt, qui ne refusent jamais l'hospitalité ni un service. Aussi longtemps que nous serons leurs hôtes, ce qui leur appartient est à nous. Comme ils ne peuvent nous offrir de lits, nous étendons nos sacs sur le plancher, entre le poêle et la table de bois brut.

SEPTEMBRE 1962						
DIM.	LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.
Très bon jour 2	Mardi 3	Assemblée de 10 h m. à 3 h.	Trou de loup la nuit	En du matin à 2 h.	Assemblée l'après-midi	Très bon jour 3 p.m.
Très bon jour 4	Pois 10	Pois 11	Pois 12	Assemblée l'après-midi	Pois 14	Moyen jour 14
Très bon jour 16	Assemblée matin 17	Très bon après-midi 19	Je seul 19	Assemblée après-midi 20	Très bon après-midi 21	Très bon jour 20
Très bon jour 23	Assemblée après-midi 24	Très bon après-midi 25	Très bon après-midi 25	Très bon après-midi 27	Très bon après-midi 28	Très bon jour 28
Très bon jour 30						

de KUYPER

Ils sont là depuis une semaine, arrivés de Sanmaur pour en remplacer d'autres. Agé de 61 ans, le premier vient de La Tuque, tandis que l'autre est un Acadien de 33 ans, échoué dans le pays, qui d'habitude gagne sa vie comme garde-feu. A l'approche de l'hiver, comme on n'a plus besoin d'hommes dans les tours, il accepta le poste qu'il occupe. Il se tiendra éloigné de la civilisation jusqu'au printemps, ce qui lui permettra d'amasser dans le bas de laine.

Les deux s'entendent à merveille. L'aîné assumant les fonctions de cuisinier-boulangier-pâtissier, l'autre surveille l'étiage des deux lacs, qu'il communique par téléphone, chaque matin, au poste central du réservoir de la Manouane, en même temps que les données météorologiques qu'enregistrent des instruments précis, logés dans des boîtes qui ressemblent à des niches à chiens, peintes en blanc et juchées sur des pattes.

A huit heures, leur journée de travail est à peu près terminée. Il leur reste à s'occuper des soins du ménage et à toter le temps. Selon les ordres, ils ouvriront ou fermeront les pelles de leurs deux barrages. Été comme hiver, il leur faut garder propres les portages qu'ils utilisent, réparer s'ils se brisent les fils du téléphone, abattre, scier et fendre leur bois de poêle, et de façon générale s'entretenir, car ils ne peuvent compter sur l'aide de personne. Advenant un accident ou la maladie, on viendra les chercher. L'un d'eux téléphonera, et un hydravion se déposera sur le lac. Car l'avion remplace maintenant les chiens de traîpe.

Lundi matin. Le ciel nous paraissant assez nettoyé, nous décidons de partir. Il fait plutôt froid que chaud, et nous avons devant nous une dure étape. Après avoir gagné le Kawachikamik, ce qui sera facile, il faudra piquer vers le sud-est et atteindre au lac Goulet, que je connais depuis des années, et que Pierre Scott sillonna l'été d'avant. L'itinéraire à suivre n'offre ni chemins de portage ni sentes, sauf celles que suivent les originaux, les ours, les loups. Nous irons à la grâce de Dieu, ne nous fiant qu'à l'aiguille de la boussole.

Nous marcherons, comme on dit, sur la carte et la boussole. Nous devons choisir et plaquer notre chemin à la hache, au couteau, avant de nous y engager avec le bagage, et il faudra trois jours pour parcourir une distance qui, à vol d'oiseau, ne représente pas huit milles et demi. En cours de route, nous en verrons de toutes les couleurs.

D'abord, arrêt de deux jours au Kawachikamik. Nous dressons la tente sur une île, où nous hissons le soir le canot, de peur de le voir emporté par le vent et la vague. Le paysage en est un de beauté, de sauvagerie, de silence. Nous passons la plus grande partie du temps à explorer, dans l'espoir de découvrir une passe conduisant à un lac dont nous savons l'existence, vers le sud-ouest. Peine perdue. La seule passe est à sec. Il faut se résigner à prendre la voie de terre, et dès lors commence le travail passionnant du placage. On cherche les endroits où passer, on marque le tronc des arbres, on brise les branches des arbustes, puis l'on revient chercher canots et sacs. Autant dire qu'on parcourt trois fois le trajet, au lieu d'une. Ce qui multiplie par trois les huit milles et demi que promet la carte, lesquels s'allongent encore des accidents de terrain.

On ne va pas longtemps en ligne droite. C'est tantôt une baissière où le pied enfonce comme dans de la ouate, tantôt un flanc de montagne, à escalader en tirant la langue. Nous traversons deux lacs à l'onde rougeâtre, peu profonds, et perdons un temps précieux à glisser le canot à l'eau, le charger et décharger. Nous irions plus vite à porter, mais nous ne saurions sauter par dessus des lacs d'un quart de mille. Et nous voilà en face de champs de rochers nus, dépouillés de leur mousse par des incendies anciens, puis d'aulnages à hauteur d'homme, aux branches mêlées, entrelacées, où il faut se frayer passage.

Sur une distance de trois-quarts de mille, nous voguons plus tard sur une crique, coupant ça et là les branches tombées en travers, ou des arbres entiers. Deux des trois

voyageurs pataugent dans l'eau, pour alléger l'embarcation, et seul Campeau, debout à l'avant, fait des prodiges d'équilibre pour maintenir celui du canot, chercher les obstacles devant lui, éviter les roches, jouer de la cognée à droite et à gauche. Les aulnes se croisent ou presque, au-dessus de l'étroite voie d'eau. Elles portent un nombre incroyable de nids de guêpes ou d'abeilles sauvages, lesquelles nous tiennent pour ennemis et nous traitent en conséquence. Chacun compte ses piqûres, puis y renonce. A cause des rochers, nous levons parfois le canot et le portons à bras, puis arrivons à une sorte de chute, presque perpendiculaire, qui met fin à l'espoir de continuer.

Nous ne sommes pas loin du lac Goulet, que nous finirons par tallier, mais nous n'en savons rien. Aussi perdons nous plusieurs heures à nous orienter. Parce que le lac s'étend à gauche de la crique, nous le cherchons à droite. Nous arrivons enfin à de vieux camps de bûcherons, écroulés et pourris, qu'un porc-épic s'acharne à faire disparaître. Au moment où nous l'apercevons, il gruge avec une ardeur digne d'un plus noble objet.

Cette longue traverse, comme on dit dans les hauts, ne ressemble pas à une partie de plaisir. Nous n'avons que cinq jours devant nous, ignorons le temps qu'elle prendra, ne savons pas où nous allons. A la difficulté du portage à tracer s'ajoute celle des repas et des campements. En pleine forêt, nous n'osons pas allumer un feu et n'avons pas le temps de préparer des repas convenables. Après la première journée, il nous reste un pain, écrasé à plat dans un sac, que nous ont donné les gardiens du Mondonac. Deux fois sur trois, les repas se composent de pain sec, de bœuf en boîte que nous ne pouvons réchauffer et d'oignons crus, qu'aident à passer l'eau froide des criques. Bientôt nous n'avons plus de pain, et c'est le recours à la banique. Des galettes de sarrasin le matin, de la banique cuite dans la graisse de lard, aux autres



Tu pourras
toujours
prendre un bon...

BLENDÉ DISTILLÉ AU CANADA

GIN de KUYPER

GIN CHAUD

Un "jigger" de Gin de Kuyper. Ajoutez une tranche de citron, du sucre, du sirop d'érable ou du miel au goût. Versez dans un gobelet ou dans un verre, puis remplissez d'eau bouillante. Saupoudrez de muscade si désiré.

repas. Régime substantiel, mais que seuls le grand air et l'exercice autorisent.

Aucun des voyageurs n'oubliera de longtemps sa première nuit, en deça du grand lac "dont l'eau est claire". Après la traversée d'un étang modeste, nous voilà tout à coup en terrain marécageux et spongieux, agrémenté d'aulnes et de pouses de trembles, où nous avançons à la vitesse de tortues qui relèveraient d'une cuite. Pour parer au plus pressé, c'est-à-dire déterminer un semblant de sentier où nous aventurer, il est résolu de laisser derrière nous les deux sacs les plus lourds, avec l'intention de les revenir chercher dès qu'il semblera opportun, ou utile. Nous les accrochons aux branches d'une épinette, aussi haut que possible. Les ours y toucheront peut-être, mais il est peu probable, à cause des parfums humains qui y adhèrent.

Et d'aller à la file indienne, l'un plaquant à la hache, les autres de leurs couteaux de chasse. Nous finissons par découvrir un vieux tracé d'Indiens, qui ne conduit nulle part, et bientôt perd la direction sud-est qui reste la nôtre. D'autres le croisent, dus aux bêtes qui contribuent à nous induire en erreur. Au bout de deux heures, nous aboutissons à un plateau élevé, planté d'arbres de cinquante pieds, qui est partie d'un flanc de montagne. Nous ne saurions pousser plus loin, vu qu'un autre terrain de **muskeg** fait suite au plateau et que le soleil baisse à l'horizon. Il baisse si vite qu'il paraît imprudent d'aller chercher les sacs abandonnés. L'obscurité nous envelopperait avant le retour.

Il va de soi que nous couchons où nous sommes. Des loups hurlèrent dans l'après-midi, des jeunes sans doute, et voilà qu'ils recommencent. Inventaire des possessions, qui ne sont pas ce qu'elles devraient être. Nous avons le canot, qui n'a servi à rien, mais qu'il faut traîner pour le cas où nous arriverions à une étendue d'eau, grande ou petite. Nous avons aussi les carabines et la tente, un sac qui contient les ustensiles de cuisine et un minimum de vivres. A peu près le repas

de trois hommes, et il faudra en préparer deux avant de récupérer le gros du bagage. Résultat net: nous nous divisons pour le souper six tablettes de chocolat, et nous proposons de gretoter la nuit qui vient, les sacs de couchage étant restés en arrière.

Sur ce dernier point, les prévisions sont justes. Depuis quelques jours, le thermomètre baisse de nuit à trente-six et trente-sept, comme on nous l'a dit au Mondonac, et il n'a pas l'intention de s'amender. Nous n'avons qu'une toile, qui servira tant bien que mal de couvertures, à la condition de nous étendre sur le sapinage. Les aiguilles n'ont rien de duveteux et nous n'avons à leur opposer, à la tête de la tente, que la barbe de nos visages. Nous nous serrons l'un contre l'autre, à la manière de sardines dans leur boîte-cercueil, et dormons peu. Nous possédons à trois deux tricots de laine, à enfiler par dessus nos chemises, et celui qui frissonne le moins se dépouille au bénéfice du voisin. La nuit finit pourtant par rejoindre les précédentes. Il n'est pas six heures que tout le monde est debout.

Le soir suivant, nous couchons dans l'eau ou presque parce que nous n'avons pas le loisir de monter la tente comme il se doit. Après une autre journée exténuante, par terre et par eau, à escalader des pentes ou enfoncer dans le marécage, nous défendons contre les guêpes à papier et autres, nous arrivons à une crique tranquille, comme la pluie commence de tomber. Elle descend du ciel avec une telle violence que nous nous installons en hâte, sans avoir le temps de choisir notre terrain, ni de couper un seul rameau résineux. Avec ce résultat que nous étendons nos sacs sur le sol, deux toiles servant de matelas. Nous sommes dans une pente, si infime qu'elle ne mérite pas mention. Mais nos sacs sont trempés, huit heures après, au point qu'il les faut retordre avant de les étendre au soleil.

Impossible de trouver du bois sec pour le feu du déjeuner, sinon sous un arbre penché, mais nous connaissons un

moyen plus rapide de nous tirer d'embarras. Nous cherchons de vieilles racines, diamètre d'un pouce ou deux, que la pluie ne pénètre qu'en surface. On enlève la partie mouillée et le bois est prêt. C'est là un truc d'Indien. Il en est d'autres. Quand on veut, par exemple, allumer un feu dans le vent et que l'on craint l'envol d'étincelles vers la forêt, on se sert de racines sèches et dures. Un feu du genre ne lance pas d'étincelles.

Le même jour, nous atteignons enfin à l'extrémité du Goulet, qui s'étend sur une longueur de neuf milles, mais plus étroit que large, peu dangereux. Lui aussi se trouve prisonnier d'un barrage et ses bords se parent d'une forêt de bouleaux morts, à travers lesquels nous nous glissons avec prudence, nous demandant lequel va nous tomber sur la tête. Nous palettons en pays connu, savons qu'un asile de bois rond nous attend à l'autre bout du lac. Il y a là-bas un poêle et de vieux sommiers d'acier, sans matelas, mais voilà longtemps que le moelleux de la moindre paille ne nous est pas familier. Ainsi se termine l'aventure, après une dernière promenade de quatre milles sur la rivière Vermillon, qui nous amène chez les gardes forestiers du lac Gagnon. Nous sommes sales, fatigués, et caressons déjà quelques projets pour l'an prochain.

Il arriva qu'en quinze jours nous ne disposâmes pas d'une journée entière pour la pêche, et nous étions dans un territoire poissonneux comme il ne s'en fait plus. Pas le temps. Nous capturâmes quelques brochets ou dorés en cours de route, gardant les uns pour manger, rejetant les autres à l'eau. De façon générale, il ne fallait qu'un quart d'heure pour amener une victime de six à huit livres, pendant que le cuisinier préparait ses vaisseaux. Elle passait du lac à la poêle à frire, après la délicate opération qui la transformait en filets.

Au lac Kawachikamik, qui a la réputation d'héberger des dorés de dix et douze livres, des brochets imposants comme des maskinongés, nous eûmes quelques heures à notre

DEVENEZ MEMBRE DU MONTREAL FLYING CLUB

Membre du Royal Canadian Flying Club Association

POUR DEVENIR PILOTE: Parvenu que vous ayez 16 ans révolus, que vous passiez avec succès un examen médical, vous pouvez obtenir un permis d'élève-pilote et devenir, après une trentaine d'heures de vol, pilote privé. Rien de difficile, rien de dépendieux. Détails complets au Club, à l'aéroport de Cartierville.

POUR JOUIR DES PRIVILEGES DU CLUB: Même si vous n'avez pas l'intention de devenir pilote, vous pouvez appartenir au Club moyennant une cotisation de \$20.00 annuellement. Vous y rencontrerez des amateurs, des pilotes d'expériences, des instructeurs qualifiés. Un magnifique club-house est à votre disposition et à celle de vos invités.

POUR VOUS FAMILIARISER AVEC L'AVIATION: On ne possède jamais trop de connaissances, utiles et pratiques. En devenant membre du Montreal Flying Club, vous vous rapprochez d'une source d'information qui vous mettra au courant des techniques modernes de l'aviation. Vous aurez mille et une occasions de faire des voyages avec d'autres pilotes privés que vous rencontrerez au club, d'organiser avec eux des excursions de chasse et de pêche.

Subside de \$100. accordé aux pilotes qui obtiennent leur brevet.
Courtes envolées de familiarisation données aux intéressés.

Tous vous êtes bienvenus au
MONTREAL FLYING CLUB

*(Près de la tour de contrôle
de l'aéroport de Cartierville)*

Un Club bilingue où les Canadiens français
sont plus particulièrement invités.

disposition, pour vérifier si certains récits entraient ou non dans la catégorie des contes de fées. Il y a lieu de croire qu'ils n'étaient pas trop exagérés. Pêchant à la traîne, nous n'en finissions pas de décrocher doré après doré, mais de taille moyenne, deux ou trois livres. A un moment, dans la longue baie sableuse qui vit notre arrivée, Campeau essaya une ligne à lancer, armée d'une corde de nylon-quinze livres de résistance—et d'un poisson artificiel. L'appât toucha l'eau deux fois, sans résultats. A la troisième, un brochet se ferra, qui déroula cent-quinquante pieds de corde dans le temps d'un clin d'oeil. Il se fit prier d'abord, pour accepter de nager en direction du canot, et nous le soupçonnâmes de ne pas apprécier le brillant de son aluminium. Puis Campeau l'approcha et Scott lui coupa l'enthousiasme batailleur de deux balles de .22. L'animal pesait 25 livres, mesurait 48 pouces de longueur et 18 de tour. On nous dit qu'il en est des centaines comme lui, dans les profondeurs du lac "aux eaux claires". Ce qu'il faudra vérifier un jour, si Dieu nous prête vie, et aux poissons de même.

Harry BERNARD.

